

MSSNDCLRCQ
Meessen De Clercq

JOSE MARIA SICILIA
The madness of seeing

11 septembre – 31 octobre 2015

2a Rue de l'Abbaye B 1000 Bruxelles
meessendeclercq.com

Pour sa troisième exposition personnelle à la galerie, José María Sicilia montre ses travaux les plus récents dans lesquels il approfondit sa réflexion sur les sonagrammes qui sont des traductions de sons en formes. « Rendre visible l'invisible » ; la formule est bien connue mais s'applique parfaitement ici. Tout au long de sa pratique artistique, Sicilia a traqué l'invisible en s'appuyant sur une esthétique du suspendu et du murmure. Que ce soit pour le cycle de *La Luz que se apaga* ou la série des *Eclipses*, tous deux sur cire d'abeille, ou ses travaux sur papier voire son travail sur bronze, sa recherche n'a cessé de convoquer dans un double mouvement autant la lumière que l'ombre, le fin tracé que la forme pleine, l'apparent que l'enfoui, le chant que le murmure.

Pour *The madness of seeing* qu'on peut traduire par « la folie de voir », l'artiste a réuni un corpus d'œuvres aux techniques variées mais qui émanent toutes de cette volonté de formaliser des sons grâce à un logiciel informatique. Dans la salle de droite, la majorité des motifs peints ou imprimés sur papier Japon sont des représentations de chants d'oiseaux stylisés et les éléments brodés proviennent, quant à eux, des bruits enregistrés de la machine à broder elle-même. Dans ce dernier cas, ce qu'on voit est le bruit émis pour réaliser ce que précisément on voit. Cette mise en abyme est aussi présente formellement puisque les effets de superposition et d'enchevêtrement sont permanents et qu'après avoir vu la structure générale, l'œil plonge davantage dans l'œuvre pour y découvrir de nouvelles subtilités. Ce travail en arborescence met en exergue le côté organique de ces œuvres. Certaines sont dépouillées, d'autres, au contraire, sont intenses en événements. L'écheveau de formes, lignes, chiffres, points relève clairement de la notion de réseau. Mais le réseau comme on le trouve dans la nature, fait de strates et de ramifications, de ligatures et de plissements, de nodules et d'étoiles. Les formes sont distribuées et articulées tantôt de façon voulue tantôt de façon aléatoire. En regardant ces œuvres, on voit se déployer des territoires que l'artiste semble explorer à la recherche d'un lieu. Des formes et des couleurs prolifèrent et envahissent le champ, elles couvrent, se superposent et s'agencent. On pourrait tirer des liens entre la pensée développée par Deleuze et Guattari dans *Mille Plateaux* et les travaux de Sicilia dans cette idée d'articulation et de territorialité.

La musicalité qui se dégage de ces œuvres est due à une harmonie entre couleurs dynamiques et entrelacement des fils de soie ; face à certaines compositions, on semble assister à un concert de chants dans une clairière au petit matin. Sans qu'on puisse les nommer ni même reconnaître les sonagrammes originels, on se rend compte de la richesse et de la variété des chants utilisés par l'artiste. Ces œuvres s'expriment comme le font les oiseaux qui émettent des sons tout en restant à couvert dans la végétation, à l'abri de tout danger. « *La fréquence des sons, leur intensité et leur timbre jouent un rôle primordial dans la reconnaissance du signal contenu dans le chant, tandis que la répétition et la puissance sonore servent à provoquer une réaction chez l'oiseau récepteur de ce signal* » relève un ornithologue dans un ouvrage intitulé *Le Chant des oiseaux*. N'est-ce pas là la situation dans laquelle le visiteur se trouve ? L'artiste émet, le regardeur réceptionne ?

Dans la salle de gauche, les motifs sont des détails de sons fortement agrandis. La dimension des formes suggère davantage un cri d'alarme qu'un chant. Pour cette série, Sicilia a utilisé de la peinture industrielle sur métal qui a servi dans l'industrie automobile aux Etats-Unis. Avec les broderies, l'artiste insufflait déjà un contraste en associant le *langage* des oiseaux au bruit de la technique des hommes (la machine à broder), il le répète ici. Certaines formes ne sont pas sans rappeler l'épure d'un Ellsworth Kelly ; on sent que les parties laissées blanches ont autant d'importance que les parties peintes, que la forme par défaut se révèle autant que la forme affirmée.

Peindre un détail, c'est souligner l'idée de l'instant. En regardant un détail, on comprend qu'on fait face à une infime partie de quelque chose de plus grand. Ce n'est pas par hasard que l'artiste a donné *El Instante* comme titre générique des œuvres montrées dans cette exposition. Tout comme le détail se coule dans l'ensemble, l'instant se fond dans la durée. Notre pensée s'efface sans cesse avec l'instant qui, inéluctablement, passe. Comme le dit Bachelard, « *le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants* ». Entre passé et futur, l'instant est isolé. Ce sont les instants accumulés qui créent la durée. Le temps est constitué de discontinuités permanentes et ce sont ces discontinuités qui intéressent Sicilia.

Pour lui, « *le chant d'oiseau, c'est l'instant, seulement l'instant – pas le passé, pas le futur. Cet instant est une plénitude. On sait qu'on existe. Il nous donne à manger, et en même temps, il nous mange. C'est la conscience de notre solitude. Plus mort que la mort, c'est le chant de l'oiseau qui vient de disparaître. La durée du chant d'oiseau est faite d'instant sans durée. Cette durée, c'est la vie. Le chant d'oiseau immobilise le temps. Il exprime l'extase. Il nous rend l'unité perdue. Ce temps ne coule pas – il jaillit* ».

Au premier étage, le visiteur découvre des œuvres brodées sur laine et sur cashmere qui soulignent la tactilité et la sensualité qui caractérisent de nombreuses œuvres de l'artiste (cire, papier, bronze, marbre, terre cuite). Les broderies sont raffinées, rappelant par moments des structures rhizomiques, et on perçoit un soin particulièrement méticuleux dans ces cinq œuvres.

Dans la wunderkammer sont montrées des broderies sur des pages provenant d'une édition française du conte des *Mille et une nuits* datant de 1910. Trouvée chez un bouquiniste à Paris, cette édition a une très belle mise en page avec laquelle l'artiste joue librement en créant des correspondances avec ses constellations brodées. Sicilia a toujours été attiré par les civilisations orientales et ce conte en particulier l'a déjà inspiré pour des estampes et des livres d'artiste.

A travers toutes ces œuvres qui chantent l'expérience de l'instant, Sicilia offre au public non seulement une belle opportunité de réfléchir au temps qui passe mais aussi de voir un travail empreint de joie ; ce qui n'est pas nécessairement fréquent dans l'art contemporain.

José María Sicilia est né en Espagne en 1954. Il vit et travaille entre l'Espagne, les Etats-Unis et le Japon. Son travail a été montré dans de nombreuses expositions solo et de groupe à travers le monde. Ses expositions solo ont eu lieu notamment au Museo Nacional de Arte Reina Sofía, Madrid (Espagne), au Prefectural Art Museum, Nagasaki (Japon), au Museo d'Arte Moderno, Buenos Aires (Argentine), au CAPC Bordeaux (France). José María Sicilia a participé à des expositions de groupe au Musée du Louvre, Paris (France), Museo Rufino Tamayo, Mexico (Mexique), The Queens Museum of Art, New York (USA), Fundacion Joan Miro, Barcelone (Espagne), Serpentine Gallery, Londres (GB), Sydney Biennial (Australie), etc.

Son travail est présent dans de prestigieuses collections internationales telles que le Museo Nacional de Arte Reina Sofía, Madrid (Espagne), Centre Georges Pompidou, Paris (France), Cincinnati Art Museum, Ohio (USA), Museum of Modern Art, New York (USA), Solomon R. Guggenheim Museum, New York (USA).